# Humains, animaux, nature Quelle éthique des vertus pour le monde qui vient?

### Ouvrage issu d'un colloque de Cerisy (du 24 juin au 1er juillet 2019), organisé et publié avec le soutien des organismes suivants





















www.editions-hermann.fr

ISBN: 979 1 0370 0373 7

© 2020, Hermann Éditeurs, 6 rue Labrouste, 75015 Paris

Toute reproduction ou représentation de cet ouvrage, intégrale ou partielle, serait illicite sans l'autorisation de l'éditeur et constituerait une contrefaçon. Les cas strictement limités à l'usage privé ou de citation sont régis par la loi du 11 mars 1957.



# Humains, animaux, nature

Quelle éthique des vertus pour le monde qui vient?

Sous la direction de Gérald Hess, Corine Pelluchon et Jean-Philippe Pierron

Préface de Catherine Larrère





Photographie du groupe des participants au colloque, Cerisy, juin-juillet 2019.

### Préface

### CATHERINE LARRÈRE

Cela fait plus de cinquante ans que la question écologique s'est globalisée, suscitant l'attention de scientifiques, de responsables politiques et économiques, donnant lieu à des mouvements associatifs et militants. En 1971, un numéro spécial du *Courrier de L'Unesco* publiait « l'appel de Menton » dans lequel 2200 scientifiques de vingt-trois pays, dont quatre prix Nobel, s'adressaient « aux trois milliards et demi de Terriens ». Ils les avertissaient d'un « danger sans précédent » pesant sur l'humanité à cause des destructions environnementales, de la pollution et de l'épuisement des ressources, sur fond de croissance démographique, de conflits guerriers, et d'inégalités socio-économiques. En 1972, le rapport Meadows (du nom de deux de ses rédacteurs Donella et Dennis Meadows) sur les *Limites de la croissance* avertissait des risques d'effondrement auquel exposait une poursuite non contrôlée d'une croissance économique, industrielle et démographique exponentielle<sup>1</sup>. La même année, l'ONU réunissait à Stockholm la première conférence mondiale sur les questions d'environnement, à l'issue de laquelle était créé le Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE). Celui-ci a été à l'origine de toute une série de conférences mondiales (dont celle de Rio en 1992), qui ont produit des textes et des résolutions sur les grands problèmes environnementaux : le changement climatique, l'érosion de la biodiversité, l'eau... Des institutions comme le GIEC (Groupe intergouvernemental sur l'évolution du climat) créé en 1988, l'IPBES (Plateforme intergouvernementale scientifique et politique sur la biodiversité et les services écosystémiques) créée en 2011, coordonnent au niveau mondial l'évaluation des travaux scientifiques et élaborent des scénarios. Des politiques publiques environnementales sont mises en place à différentes échelles (régionale, nationale, locale), les partis verts, les ONG environnementales s'activent, les mobilisations publiques se multiplient, des actions en justice sont lancées.

<sup>1.</sup> Donella Meadows, Dennis Meadows, Jorgen Randers et William W. Behrens III, *The Limits to Growth. A Report to the Club of Rome*, New York, Universe Books, 1972; trad. française: *Halte à la croissance?*, Paris, Fayard, 1972.

On ne peut pas dire que rien ne soit fait pour affronter les conséquences, sur la planète et ses habitants, humains et non humains, du développement industriel et de la croissance économique. Et pourtant, les résultats sont minces : en même temps que s'accumulent les données qui montrent l'aggravation de la situation (augmentation des températures et fonte accélérée des glaces polaires, fréquence croissante des événements météorologiques extrêmes, montée des pollutions diverses, épuisement des ressources naturelles), on découvre que la situation ne change guère : on continue à produire, à croître, à polluer, etc. Depuis 1992, et l'existence, régulièrement actualisée, d'accords internationaux sur des politiques de réduction des émissions de gaz à effet de serre, celles-ci, loin de diminuer, ont augmenté. Et les rares fois où ces émissions ont baissé de façon significative, ce fut pour des raisons extérieures aux politiques climatiques : chute de l'URSS en 1991 et récession en Russie, crise financière de 2008, et, tout récemment, la crise sanitaire provoquée par l'infection au nouveau coronavirus (SARS-COV-2) et l'interruption de beaucoup d'activités économiques a conduit à une chute spectaculaire des émissions, mais dont les répercussions globales sont assez faibles.

Nous savons ce qu'il faut faire, et pourtant nous ne le faisons pas. On peut voir là un cas classique de ce que l'on nomme, en philosophie morale, faiblesse de volonté, ou akrasie : agir contre son meilleur jugement<sup>2</sup>. « Je vois le bien, je l'approuve et je fais le mal » dit Médée sous la plume d'Ovide. « Je ne fais pas le bien que je veux, tandis que je fais le mal que je ne veux pas », déplore Saint Paul dans l'Épître aux Romains. C'est bien de cela qu'il s'agit : dans ces problèmes d'action écologique, il est question de ce qui est bien, pas seulement de ce qui est efficace, ou opportun. Il est, en effet, apparu très tôt que si la crise environnementale mobilise des savoirs scientifiques et des compétences techniques, elle a aussi une dimension morale. Les seules limites de nos interventions dans la nature sont-elles celles de notre puissance technique ou faut-il reconnaître des limites morales? C'est la question que se sont posées les éthiques environnementales. Comment évaluer les responsabilités humaines dans les dégradations écologiques, et, tout particulièrement en ce qui concerne le changement climatique, comment répartir les tâches entre les différents pays? On s'est mis à réfléchir à la justice climatique et à la justice environnementale. Non seulement nous comprenons de mieux en mieux les processus qui

<sup>2.</sup> Jon Elster, Agir contre soi. La faiblesse de volonté, Paris, Odile Jacob, 2007.

ont conduit aux présentes dégradations, mais, de plus, nous avons tous les moyens de procéder à une évaluation morale de la situation écologique : nous ne manquons ni de principes, ni de règles, ni de normes, ni de valeurs.

Mais, justement, il ne s'agit pas seulement de savoir ce qu'il faut faire ou préconiser de faire en matière écologique, il nous faut comprendre ce dont nous avons besoin, en nous-mêmes, pour accomplir ce qu'il est juste ou bon de faire, comment il nous faut être, quelles dispositions, quelles capacités il nous faut mettre en œuvre. C'est ce à quoi répond l'éthique des vertus que proposent les actes du colloque de Cerisy, organisé par Corine Pelluchon, Gérald Hess et Jean-Philippe Pierron du 24 juin au 1er juillet 2019, *Humains, animaux, nature : Quelle éthique des vertus pour le monde qui vient?* L'objectif est de ne pas s'en tenir aux principes et aux normes de l'action, mais de mettre l'accent « sur les motivations concrètes des agents, sur l'ensemble des représentations, des émotions et des affects qui déterminent leur manière d'être<sup>3</sup> ».

L'initiative est particulièrement bienvenue. La présentation globale qui est faite de la désastreuse situation environnementale a de quoi décourager : les chiffres s'accumulent, s'agrègent, dessinant un avenir sombre qui semble être le résultat d'une mécanique infernale que rien ne peut arrêter. Nous nous sentons désarmés devant le spectacle de notre impuissance à contrôler une situation qui nous échappe. Il importe donc de reprendre confiance dans notre capacité à faire quelque chose, à y trouver un sens, même si la portée peut en paraître minime. S'en tenir à une évaluation conséquentialiste des effets de nos actions ne nous pousse guère à modifier nos comportements : que j'utilise ou non une voiture individuelle, que je ne m'en serve que pour le travail et pas pour les loisirs, est sans effet significatif sur le bilan carbone global. Et ce qui vaut pour les individus vaut aussi pour des États petits ou de taille moyenne comme la France devant des géants comme les États-Unis ou la Chine qui totalisent la majorité des émissions de gaz à effet de serre. À quoi bon faire des efforts?

Tels sont les effets de la dictature des chiffres et des statistiques : elle retire tout sens à l'action individuelle. Celle-ci n'est plus qu'une

<sup>3.</sup> Corine Pelluchon, « L'éthique des vertus : une condition pour opérer la transition environnementale », *La Pensée écologique*, vol. 1, n° 1, 2017, p. 3. Republié sous une forme remaniée dans *Réparons le monde. Humains, animaux, nature*, Paris, Payot, coll. « Rivages Poche Petite Bibliothèque », 2020, p. 167-212.

donnée anonyme à agréger à d'autres. Or, la crise écologique ne consiste pas seulement en un ensemble de phénomènes scientifiquement observables, c'est, disait André Gorz, une « crise du monde vécu », c'est notre rapport au monde, dans notre vie quotidienne, qui est en cause et il ne suffit pas, pour affronter ces problèmes, de prendre un certain nombre de mesures techniques ou économiques. Nous devons apprendre à habiter le monde autrement, et cela implique ce retour à soi en quoi consiste, selon Corine Pelluchon, la caractéristique distinctive de l'éthique des vertus : elle « tient à la manière dont elle fait du rapport à soi la clef du rapport aux autres, humains et non-humains, et à la nature 4 ».

Pionnière dans le champ francophone, cette approche de l'éthique environnementale à partir des vertus est originale par rapport aux travaux anglophones comparables. Apparue aux États-Unis, à la fin des années 1990, l'éthique des vertus environnementales s'y est moins intéressée à la dimension intérieure qu'aux questions plus classiques de l'unité des vertus<sup>5</sup>. L'importance accordée au rapport à soi par les études lancées par les trois organisateurs du colloque tient sans doute à la démarche phénoménologique qu'ils adoptent et au rôle qu'elle attribue à l'expérience personnelle. Elle n'est cependant pas sans précédent : on peut même y voir une forme de retour aux origines. Aldo Leopold, ce forestier américain, militant de la protection de la nature, référence incontournable du mouvement environnemental américain, ne parle-t-il pas, en 1947, de la « futilité qu'il y a à vouloir améliorer la terre (« the face of the land ») sans nous améliorer nous-mêmes<sup>6</sup>? » Et il développe l'importance de cette relation entre le rapport à soi et le rapport à la nature dans la *Land ethic*, qui termine l'*Almanach d'un* comté des sables :

Aucun changement éthique important ne s'est jamais produit sans un remaniement intime de nos loyautés, de nos affections, de nos centres d'intérêt et de nos convictions intellectuelles. La preuve que l'écologie n'a pas encore touché à ces fondements de nos conduites, c'est que la philosophie et la religion n'en ont pas

<sup>4.</sup> *Id.*, « Quelle éthique des vertus? Transdescendance et considération », dans ce volume. Voir aussi Éthique de la considération, Paris, Seuil, 2018.

<sup>5.</sup> Voir Ronald Sandler et Philip Carafo (dir.), *Environmental Virtue Ethics*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2005, et l'article de Jean-Yves Goffi, « L'éthique des vertus et l'environnement. Nouveaux fronts écologiques », *Multitudes*, n° 36, 2009, p. 163-169.

<sup>6.</sup> Aldo Leopold, « La conscience écologique », in *La conscience écologique*, trad. P. Madelin, Paris, Wildproject, coll. « Domaine sauvage », 2013 [1947], p. 153.

encore entendu parler. Dans nos efforts pour rendre l'écologie facile, nous l'avons rendue dérisoire<sup>7</sup>.

Lorsque, au début des années 1970, l'éthique environnementale s'est développée, dans les pays anglophones, et principalement aux États-Unis, comme une discipline académique ayant ses chaires universitaires, ses associations tenant congrès et ses revues à comité de lecture, ce n'est pas cette dimension relationnelle qui a été retenue8. L'attention s'est plutôt portée sur la recherche de critères objectifs qualifiant les êtres naturels comme dignes d'être pris moralement en considération. C'est ce que l'on appelé la « valeur intrinsèque » : la capacité qu'a chaque être vivant de se maintenir dans l'existence et de se reproduire en fait une fin en soi, digne de respect ou de considération. Tout être vivant peut ainsi être considéré comme un patient moral : c'est ce que l'on a appelé le biocentrisme<sup>9</sup>. Plus directement inspiré de Leopold est l'écocentrisme, qui fait de la communauté biotique la référence de l'évaluation morale, selon une formule empruntée à Leopold : « Une chose est juste lorsqu'elle tend à préserver l'intégrité, la stabilité et la beauté de la communauté biotique. Elle est injuste lorsqu'elle tend à l'inverse 10 ». Les commentateurs ont surtout mis l'accent sur les appuis scientifiques – dans la théorie darwinienne de l'évolution comme dans l'écologie scientifique - d'une telle conception 11 et ont laissé de côté l'implication personnelle de Leopold, son « écologie à la première personne 12. »

Les philosophes qui se sont lancés dans ces nouvelles voies éthiques cherchaient d'abord à décentrer notre regard moral, trop circonscrit à

<sup>7.</sup> Aldo Leopold, A Sand County Almanac, trad. A. Gibson, Almanach d'un comté des sables, Paris, Aubier, 1995 [1949], p. 265.

<sup>8.</sup> Catherine Larrère, « Philosophie de l'environnemnent : l'écologie a-t-elle des implications morales? » in *Humanités environnementales, enquêtes et contre enquêtes*, Guillaume Blanc, Elise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, chap. 4, p. 97-116.

<sup>9.</sup> Paul W. Taylor, *Respect for Nature. A Theory of Environmental Ethics*, Princeton, Princeton University Press, 1986.

<sup>10.</sup> Aldo Leopold, Almanach d'un comté des sables, op. cit., p. 283.

<sup>11.</sup> John Baird Callicott, *In Defense of the Land Ethic*, Albany, State University of New York Press. 1989.

<sup>12.</sup> Catherine Larrère, « Health and the Environment: Aldo Leopold, Land Health and the First Person Ecology Approach », Florence Bretelle, Marie Gaille, Mehrnaz Katouzian-Safadi (dir.) *Making Sense of Health, Disease, and the Environment in Cross-Cultural History: The Arabic-Islamic World, China, Europe, and North America*, New York, Springer, 2019, p. 239-254.

la seule humanité (ce que l'on qualifie d'anthropocentrisme). Richard Routley, dans l'article inaugural des éthiques environnementales, « Do we need a new, an environmental ethic? » met en scène le dernier homme qui, avant de disparaître, s'emploie méthodiquement à tout détruire, animal et végétal, autour de lui 13. Dans cette expérience de pensée qui vise à nous interroger sur les raisons de considérer un tel acte comme moralement condamnable, nous sommes invités à découvrir que, même sans humains, il y a encore des valeurs sur Terre. C'est également dans cette enquête sur les valeurs, que se sont lancés des pragmatistes, comme Bryan Norton, qui ont insisté sur la pluralité de nos façons d'attacher des valeurs à la nature. Parce qu'ils refusent le dogmatisme de la valeur intrinsèque, ces pragmatistes se disent anthropocentristes mais d'un anthropocentrisme « élargi » ou « faible » pour lequel toute instrumentalisation humaine de la nature n'en implique pas nécessairement la destruction 14. Ils entament ainsi un retour à l'humain, mais un retour qui tient compte de ce que les éthiques qui dénoncent l'égoïsme ou le chauvinisme humain nous ont fait comprendre: nous ne sommes pas seuls au monde, nous ne sommes pas les seuls à compter sur Terre.

C'est bien cette leçon d'humilité que nous propose l'éthique des vertus, au sens où, comme le précise Corine Pelluchon, elle n'est pas une vertu, mais leur condition, celle qui permet le retour à soi sans rompre le rapport à la nature, et à tous ses habitants. On retrouve bien l'éthique de Leopold, cette éthique relationnelle, que la recherche de la valeur intrinsèque, conçue comme une qualité indépendante a occultée. Constatant que le problème principal est celui de la perte, dans la société moderne, de notre « relation vitale » à la nature, il précisait : « Il me paraît inconcevable qu'une relation éthique à la terre puisse exister sans amour, sans respect, sans admiration pour elle et sans une grande considération pour sa valeur 15. »

Relire ce passage à la lumière de ce que nous apprennent les études ici réunies, c'est comprendre que l'amour, le respect, l'admiration, la considération ne sont pas seulement des déterminations subjectives,

<sup>13.</sup> Richard Routley, « Is There a Need for a New, an Environmental, Ethic? », *Proceedings of the XV World Congress of Philosophy*, n° 1, Varna, Bulgaria, 1973, p. 205-210; trad. H.-S. Afeissa, *Éthique de l'environnement. Nature, valeur, respect*, Paris, Vrin, 2007, p. 31-49.

<sup>14.</sup> Byran G. Norton, *Why Preserve Natural Variety?*, Princeton, Princeton University Press, 1987.

<sup>15.</sup> Aldo Leopold, Almanach d'un comté des sables, op. cit., p. 282.

mais des dispositions qu'il faut savoir cultiver, et c'est en cela que consiste la vertu. Qu'une éthique contemporaine des vertus ne puisse pas avoir les mêmes contenus que celle d'Aristote, c'est ce que montre Bernard Williams 16, et que confirment les auteurs des études ici réunies : c'est d'autant plus vrai dans le contexte largement inédit de la crise environnementale. Mais l'actuelle éthique des vertus conserve l'idée aristotélicienne de la disposition comme façon d'agir durable qui s'appuie sur une capacité naturelle tout en étant largement acquise par des exercices appropriés. C'est pourquoi les vertus ne sont pas seulement des moyens pour atteindre le bien, elles sont bonnes en soi, elles font des « gens bien ».

On peut trouver là l'indication d'une réponse au problème de l'akrasie, ou de la faiblesse de volonté sur lequel bute l'action écologique. Les politiques de lutte contre le changement climatique se répartissent en deux volets : les politiques de réduction des émissions, et les politiques d'adaptation aux changements en cours. On considère souvent ces dernières comme une forme de démission, une acceptation des choses telles qu'elles sont, ce qui conduit à naturaliser l'action humaine conçue sur le modèle – économique – de l'adaptation darwinienne et qui, finalement, profite au statu quo, celui du business as usual<sup>17</sup>. Les politiques de réduction sont, elles, volontaristes : mais elles se heurtent, justement, à l'akrasie. Si l'on peut trouver un espoir du côté de l'éthique des vertus, qui est, comme le rappelle Dale Jamieson, « au fondement de l'exercice de notre capacité d'action 18 », c'est qu'elle rend compte de l'action d'une façon qui échappe au dilemme du volontarisme impuissant et de l'adaptation démissionnaire. Amour, respect, admiration, considération : ces vertus-là ne se commandent pas, essaierait-on de nous y obliger que l'on obtiendrait sans doute le résultat inverse : haine, ou au moins irritation, mépris, indifférence, dédain. Faut-il attendre que ces dispositions adviennent à notre insu, comme des « états essentiellement secondaires 19 », conséquences involontaires d'actions dirigées vers autre chose? L'urgence écologique ne le permet

<sup>16.</sup> Bernard Williams, « Vertus et Vices », in Monique Canto-Sperber (dir.), Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale, Paris, PUF, 1996, p. 1673.

<sup>17.</sup> Romain Felli, La Grande Adaptation, Paris, Seuil, coll. « Anthropocène », 2016.

<sup>18.</sup> Dale Jamieson, « Habiter la Terre autrement. Respecter la nature », *Esprit*, n° 420, décembre 2015, p. 29.

<sup>19.</sup> Jon Elster, *Le laboureur et ses enfants*, Paris, Minuit, 1987, cité par Romain Graziani, *L'usage du vide. Essai sur l'intelligence de l'action, de l'Europe à la Chine*, Paris, Gallimard, 2019.

12

pas. C'est là que la vertu peut venir à notre secours : il ne s'agit pas de produire artificiellement l'état souhaité, mais d'en encourager la venue, en mobilisant nos affects, en suscitant nos émotions, en orientant nos mouvements corporels, en jouant avec les occasions quand elles se présentent. La volonté n'est pas un muscle que l'on renforce, la vertu est une disposition qui se cultive.

Et lire ce livre des vertus fait partie de cette culture.

### Introduction

# Gérald Hess, Corine Pelluchon et Jean-Philippe Pierron

## I. POURQUOI L'ÉTHIQUE DES VERTUS?

En s'interrogeant sur les motivations concrètes des individus et sur leurs manières d'êtres, c'est-à-dire sur les dispositions morales ainsi que sur l'ensemble des représentations et des affects qui les poussent à agir, l'éthique des vertus permet de répondre à un problème majeur auquel les théoriciens de l'éthique environnementale et animale et les philosophes politiques sont confrontés de nos jours. Il s'agit de l'écart entre la théorie et la pratique qui est particulièrement flagrant dans le domaine environnemental et dans nos rapports aux animaux, et qui explique également la fragilité des démocraties contemporaines l.

En effet, nul ne peut ignorer que le réchauffement climatique aura des conséquences dramatiques ni douter des souffrances inouïes infligées aux animaux, notamment dans l'élevage industriel. Pourtant, en dépit de cette prise de conscience générale, peu de personnes en tirent les conséquences et modifient leurs habitudes de consommation pour réduire leur empreinte écologique et encourager le développement d'alternatives à l'utilisation des animaux dans la mode ou l'alimentation. De même, si la transition écologique est devenue en l'espace de quelques années un objectif affiché par la plupart des formations politiques, dans les faits, les mesures pouvant conduire à la réorientation de l'économie et à des changements importants dans les modes de production, dans la fiscalité et les échanges sont ajournées, voire contredites par des politiques défendant le productivisme, l'extractivisme et la délocalisation. Quant à la démocratie, beaucoup s'accordent à reconnaître qu'elle doit évoluer vers plus de délibération et de participation. Cependant, il subsiste un décalage considérable entre ces théories politiques et la

<sup>1.</sup> Corine Pelluchon, Éthique de la considération, Paris, Seuil, 2018. Cet ouvrage porte sur ce sujet et c'est aussi pour prolonger la réflexion initiée dans ce livre que les organisateurs ont eu l'idée de ce colloque à Cerisy.

réalité des débats où l'invective et les polémiques prennent le pas sur l'argumentation. Non seulement la gouvernementalité, dans nos pays, est souvent verticale et technocratique, mais, de plus, l'atomisation de la société et l'érosion de la confiance des citoyens envers les représentants politiques n'incitent pas les individus à acquérir les capacités dialogiques et les vertus civiques qui sont indispensables à la qualité des débats dans un régime pluraliste. Dans ce dernier, en effet, chacun doit pouvoir exprimer ses revendications mais doit aussi s'efforcer de penser à ce qui a du sens pour la communauté afin qu'il soit possible d'instituer le bien commun.

Si l'éthique des vertus peut aider à surmonter ce problème, c'est parce que, sans s'opposer aux approches déontologiques et conséquentialistes de la morale qui attestent l'importance des normes et la nécessité d'anticiper les conséquences de ses actes, elle met l'accent sur le vécu et sur la manière dont l'individu incorpore les obligations et les principes considérés comme fondamentaux pour bien se conduire dans un contexte écologique, social et politique donné. Au lieu de réduire la morale et la politique à des interdictions et à des devoirs auxquels chacun, en fin de compte, essaie de se soustraire, elle conçoit l'éthique comme un processus de transformation de soi. Celui-ci suppose de la part du sujet un remaniement de ses représentations et de ses valeurs ayant des conséquences sur sa vie émotionnelle, sur ce qu'il désire et lui procure un sentiment d'épanouissement, et donc sur son comportement. Ce faisant, l'éthique des vertus met fin au divorce entre le bonheur et le devoir qui explique que, tout en voyant le bien, nous fassions le mal, que nous trahissions notre sens moral et que nous mettions en place des stratégies psychologiques de défense afin de ne pas croire ce que pourtant nous savons. Ainsi, la transition écologique cesse d'apparaître comme un fardeau puisque ce ne sont pas seulement les sacrifices qu'elle demande qui sont mis en avant. L'individu devient un acteur de la transition écologique lorsque les changements dans ses styles de vie découlent d'une transformation de soi qui inclut sa manière de se percevoir, de penser son rapport à la nature et aux autres, humains et non humains, et d'interagir avec eux. En décrivant les étapes de cette transformation de soi qui concerne la vie psychique dans sa totalité, c'est-à-dire l'intellect, mais aussi l'affectivité et les couches archaïques du vécu, liées au corps et à l'inconscient, il est possible de comprendre ce qui peut donner aux individus le sens de l'obligation, et leur permettre d'intégrer au cœur de leur bien propre l'intérêt commun, celui-ci étant de nos jours élargi aux générations futures et aux autres vivants dont nous sommes responsables dans la mesure où nos modes de vie et nos technologies ont des conséquences qui s'étendent au-delà du présent et concernent aussi des êtres dont nous ne voyons pas le visage.

Ainsi, l'éthique des vertus répond à la question posée par Rousseau dans *Du Contrat social*: « Pour qu'un peuple naissant pût goûter les saines maximes de la politique (...), il faudrait que l'effet pût devenir la cause; que l'esprit social, qui doit être l'ouvrage de l'institution, présidât à l'institution même; et que les hommes fussent avant les lois ce qu'ils doivent devenir par elles². » Toutefois, dans ce volume, nous avons cherché à savoir quelle éthique des vertus pourrait correspondre au monde qui vient, c'est-à-dire à un monde incertain dont nous pouvons seulement dire qu'il sera jalonné de crises sanitaires et écologiques dues, en grande partie, à notre modèle de développement et à notre manière d'habiter la Terre.

### II. L'ÉCOLOGIE PENSÉE COMME LA SAGESSE DE NOTRE HABITATION DE LA TERRE

Au lieu de réduire l'écologie à sa seule dimension environnementale, associée à la lutte contre le dérèglement climatique et à la préservation des écosystèmes et de la biodiversité, l'approche qui est la nôtre est globale : elle suppose que l'on considère aussi la dimension sociale de l'écologie, liée à la justice, à la répartition équitable du coût de la pollution et à l'organisation du travail, ainsi que sa dimension mentale, qui renvoie à la manière dont nous pensons notre rapport aux autres vivants et à la nature<sup>3</sup>. S'il en est ainsi, c'est parce qu'au lieu de concevoir l'écologie comme un îlot éthique, nous la pensons comme la sagesse de notre habitation de la Terre. Or cette manière d'articuler l'écologie à l'existence, qui s'appuie sur une phénoménologie décrivant l'humain dans sa condition terrestre et charnelle, va de pair avec une conception relationnelle de l'écologie.

Le fait de prendre au sérieux la matérialité de notre existence souligne notre dépendance à l'égard des écosystèmes, des éléments, mais aussi des autres vivants. Notre habitation de la Terre est toujours une cohabitation avec les autres, humains et non humains. Cela signifie

<sup>2.</sup> Jean-Jacques Rousseau, *Du Contrat social*, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2001, p. 82.

<sup>3.</sup> Félix Guattari, Les Trois Écologies, Paris, Galilée, 2008.

que la transition écologique implique plus de justice sociale et la prise en compte, dans nos modes de vie et dans nos politiques publiques, des intérêts des animaux considérés comme des êtres sensibles partageant avec nous l'oikos. Alors que, jusqu'au milieu des années 1990, l'écologie et la cause animale étaient rivales, la première se préoccupant surtout du rapport à l'environnement et de la défense des espèces, des groupes, alors que la seconde s'efforçait de faire reconnaître les animaux comme des êtres sentients qui vivent leur vie à la première personne et sont individués, elles tendent à devenir inséparables aujourd'hui et forment avec la justice sociale et la santé les quatre piliers de la transition écologique<sup>4</sup>. Celle-ci vise à promouvoir une habitation plus sage de la Terre et un modèle de développement écologiquement soutenable, plus juste et moins violent.

Cette approche globale implique aussi qu'il n'y a pas plusieurs éthiques des vertus, l'une qui serait propre à nos relations intersubjectives, et l'autre qui concernerait spécifiquement notre rapport à la nature et aux autres vivants. Il s'agit de partir de l'humain : le respect envers la nature et envers les vivants ne dérive pas des devoirs ni de la compréhension du statut moral, voire juridique, des entités non humaines, mais il s'ancre dans nos manières d'être. Cela signifie qu'un même processus d'élargissement de la subjectivité conduit à prendre soin des autres et à leur faire de la place dans notre vie, que l'on pense à nos frères humains, aux animaux ou aux écosystèmes. À cet égard, il est important d'être attentif aux similitudes et aux différences qui existent entre l'éthique des vertus, qui a une visée universelle, et l'éthique du care ou l'éco-féminisme, qui sont des éthiques particularistes. Pour ces dernières, les traits moraux permettant de prendre soin des autres et des milieux découlent des relations particulières que nous avons nouées avec eux.

Toutefois, en dépit de ces différences qui s'expliquent par les sources auxquelles chacune de ces approches se réfère, il faut saluer leur convergence. Elles s'accordent, en effet, à reconnaître que les défis que nous rencontrons aujourd'hui exigent de surmonter les dualismes nature/culture, raison/émotion, et de déconstruire les représentations sociales attachées à la manière dont nous pensons l'appartenance au genre ou justifions l'exploitation animale. De même, les participant es

<sup>4.</sup> Corine Pelluchon, *Réparons le monde. Humains, animaux, nature, op. cit.* Voir notamment p. 147-166, l'article intitulé « Écologie et cause animale : les raisons d'un mariage tardif », qui avait été initialement publié dans *Cités*, n° 76, 2018, p. 117-128.

à ce colloque tentent de penser ce qui relie le niveau individuel au niveau collectif afin de s'interroger sur les ressorts de l'engagement politique. Car la transformation intérieure dont nous parlons n'a pas un objectif égoïste, comme dans le stoïcisme qui prépare chacun à se détacher du monde pour supporter l'infortune; elle vise à émanciper les individus afin qu'ils contribuent, au niveau local comme au niveau global, aux changements structurels qui sont requis pour opérer la transition écologique.

C. P.

## III. L'ÉTHIQUE ET L'ENVIRONNEMENT

Avec les informations scientifiques sur le recul de la biodiversité, le changement climatique, l'épuisement des ressources naturelles, sur la pollution des sols et de l'air, l'acidification des océans, etc. l'enjeu éthique de la relation humaine à l'environnement naturel est devenu aujourd'hui une évidence. Il invite à revoir non seulement nos représentations de la nature, mais également à questionner la légitimité des institutions politiques et du système économique sur lesquelles le développement des sociétés occidentales se fonde. Cette préoccupation morale n'est pourtant pas nouvelle. Le philosophe et médecin Albert Schweizer avait déjà suggéré dans les années 1920 que la vie en soi et autour de soi méritait le respect<sup>5</sup>. Peu après la fin de la Seconde Guerre mondiale, les réflexions d'Aldo Leopold publiées dans l'*Almanach d'un comté des sables* conduisent le forestier à formuler le principe moral d'une éthique de la terre, d'après lequel l'intégrité, la beauté et la stabilité des communautés biotiques doivent être préservées<sup>6</sup>.

Mais c'est au début des années 1970 que les philosophes vont véritablement s'intéresser à la dimension morale de l'environnement. Certains d'entre eux estiment que l'éthique classique restreinte à la reconnaissance d'un engagement éthique entre les individus humains ou entre ces derniers et la communauté humaine au sein de laquelle ils vivent est insuffisante. Au regard des nouveaux défis écologiques, la réflexion éthique doit interroger ses présupposés anthropocentrés. C'est ainsi que se développe un débat nourri sur l'existence éventuelle d'une valeur intrinsèque de la nature. Cette dernière n'est pas simplement

<sup>5.</sup> Albert Schweizer, La civilisation et l'éthique, trad. M. Horst, Colmar, Alsatia, 1976.

Aldo Leopold, Almanach d'un comté des sables, trad. A. Gibson, Paris, Flammarion, 2000.

destinée à satisfaire les besoins et les désirs humains, justifiant son exploitation sans mesure ni limite; elle possède une valeur pour ellemême, indépendamment des intérêts humains.

Un philosophe en particulier va initier ce débat : Richard Sylvan Routley<sup>7</sup>. Afin d'amener celles et ceux qui douteraient de son existence à reconnaître une telle valeur, le philosophe australien imagine une situation qui permet de mettre le doigt sur ce qui est en jeu. Imaginons, dit-il, le dernier survivant d'une catastrophe mondiale. Et supposons que celui-ci s'évertue à détruire tous les êtres vivants – les animaux, les plantes, les écosystèmes – qu'il rencontre. Selon l'éthique classique dominante, fondée sur une vision anthropocentrée de la nature, son comportement n'a rien de moralement répréhensible. Et pourtant, complète Routley, peu de personnes contesteraient l'impression que ce qu'il fait est mal. Cette intuition morale révèle ainsi que l'éthique classique dominante – anthropocentrée – n'est pas satisfaisante lorsqu'il en va de notre rapport au non-humain. De plus, elle visibilise une relation éthique à la nature, en ce sens que l'environnement semble bel et bien investi d'une valeur propre, par-delà l'usage que nous en faisons.

Dans les décennies 1970-1990, bien des philosophes vont approfondir et prolonger la réflexion dans le sillage de Routley. Si la communauté des êtres digne de considération morale ne se restreint pas aux êtres humains, quelles sont les raisons qui justifient son extension au-delà de l'humanité? Et jusqu'où peut-on envisager une telle extension? Ce double questionnement va inciter les philosophes de l'environnement à s'intéresser à la biologie, à l'écologie, à l'éthologie, à la sociobiologie, aux sciences du climat et du Système Terre, etc. En effet, c'est en s'appuyant en particulier sur ces disciplines que les éthiciens de l'environnement sont en mesure de formuler d'une part les critères justifiant d'inclure dans la communauté morale non seulement les humains, mais également les non-humains (ou, du moins, certains d'entre eux) et, de l'autre, de définir les principes et les normes de conduite à leur égard. Ces discussions philosophiques sont passionnantes, mais, convenons-en, parfois complexes et surtout abstraites. De l'avis de celles et ceux convaincus de l'urgence de réponses à la hauteur des défis écologiques (les militants écologistes, les citoyens, les politiciens), elles apparaissent inefficaces et stériles. À leur corps

<sup>7.</sup> Richard Sylvan Routley, *Aux origines de l'éthique environnementale*, trad. H.-S. Afeissa, Paris, PUF, 2019.

défendant, les éthiciens de l'environnement semblent creuser sans s'en rendre compte un fossé entre la théorie et la pratique, entre ce que nous savons et voulons et ce que nous faisons.

### IV. L'ÉTHIQUE ENVIRONNEMENTALE ET L'ÉTHIQUE DES VERTUS

Cette critique n'est pas seulement le fait de personnes soucieuses d'une transition écologique rapide; elle l'est aussi de certains penseurs qui estiment que le débat sur la valeur intrinsèque de la nature ne débouche pas sur des solutions concrètes à propos du changement climatique ou du recul de la biodiversité, par exemple. S'intéresser aux raisons de faire ce que l'on fait ne dit rien sur ce qu'il convient de faire. Or, selon eux, la transition écologique demande de répondre à la question de savoir comment agir, plutôt qu'à celle de savoir pourquoi agir.

Ce souci de l'action concrète est bien représenté au sein de l'éthique environnementale par le courant pragmatiste que des philosophes comme Bryan G. Norton ou Andrew Light ont grandement contribué à propager<sup>8</sup>. En s'appuyant sur la tradition du pragmatisme américain de William James, de Charles Sanders Pierce ou de John Dewey, l'idée est de mettre en évidence le rôle joué par l'expérience concrète dans le rapport humain à l'environnement. Ce qui importe à propos de la crise écologique, ce ne sont pas des considérations subtiles et techniques sur les valeurs ou sur une ontologie de la nature, mais les problèmes concrets et réels rencontrés dans l'expérience. À vrai dire, les pragmatistes envisagent celle-ci moins sous l'angle épistémique, comme le lieu d'un savoir ou d'une croyance, que sous l'angle pratique, comme un agir : faire l'expérience de quelque chose (au sens de percevoir, ressentir, penser, croire à quelque chose), c'est avant tout agir en fonction de ce quelque chose. De théoriciens ou d'observateurs détachés du changement, soutiennent donc les pragmatistes, il convient de devenir des acteurs ou des participants du changement.

Ce déplacement du débat de la théorie à la pratique au sein de l'éthique environnementale est évidemment une étape décisive en direction de l'intérêt que peut présenter une éthique des vertus face à la crise écologique. Néanmoins, la tendance du pragmatisme environnemental est de ramener l'expérience vécue à l'action au point d'occulter

<sup>8.</sup> Voir Andrew Light et Eric Katz (dir.), *Environmental Pragmatism*, Londres/New York, Routledge, 1996.

sa dimension épistémique. Car l'expérience est aussi le lieu d'une connaissance ou d'un savoir : en existant, je ne fais pas qu'agir, je perçois le monde, je le pense, j'imagine des choses à son propos, je suis affecté par lui, etc. Bref, j'engage des relations de sens avec moi-même, avec les autres et avec la nature. De telles relations inscrivent les individus dans une histoire et une culture; elles contribuent aussi à forger une identité personnelle et sociale. Mais, fondamentalement, elles les rattachent à un niveau plus profond de l'environnement naturel, celui des processus évolutifs du vivant et de l'interdépendance écologique. Ce faisant, la visée de sens ne se limite plus seulement à des relations à un milieu culturel et naturel déjà constitué, sédimentées dans le langage d'une communauté humaine et transmises en héritage à la génération suivante. Elle se rapporte à l'apparaître du monde, des autres et de la nature, et à l'acquisition, dans le temps, de dispositions et d'habitudes à leur égard. Autrement dit, mettre l'accent sur l'expérience, ce n'est pas insister seulement sur l'agir concret ou sur les significations de la nature, mais encore sur leur genèse dans l'expérience corporelle du monde.

Une telle expérience, dans ces multiples dimensions, présuppose et engendre tout à la fois les motivations au fondement des vertus. Comprendre notre vulnérabilité, c'est vivre dans sa chair la dépendance à la terre, à l'air, au climat, à tous ceux qui nous ont précédés sur Terre; c'est vivre avec les autres humains et non-humains et vivre pour un monde qui survivra à notre propre mort<sup>9</sup>. En ce sens, le rôle d'une éthique des vertus dans le contexte de la crise environnementale actuelle – une crise qui concerne autant le climat, l'agriculture, l'animal, l'économie, le paysage et bien d'autres domaines encore - consiste à montrer la pertinence d'attitudes comme l'humilité, à réhabiliter des vertus anciennes que nous avons trop longtemps négligées, comme la tempérance, mais aussi à envisager de nouvelles vertus adaptées au monde qui vient, comme l'attention<sup>10</sup>. L'éthique des vertus permet par conséquent de concilier la théorie et la pratique, les normes de l'éthique environnementale et l'expérience du pragmatisme environnemental. Car tout en relevant de la pratique et de l'expérience, les

<sup>9.</sup> Voir Corine Pelluchon, *Les Nourritures. Philosophie du corps politique*, Paris, Seuil, 2015.

<sup>10.</sup> Voir Dale Jamieson, Reason in a Dark Time: Why the Struggle to Stop Climate Change Failed and What It Means For Our Future, Oxford, Oxford University Press, 2014.

vertus ne s'identifient pas à l'action elle-même, mais l'orientent dans une certaine direction. Elles permettent aux prescriptions morales de se transformer en étant intériorisées dans la trajectoire d'une vie humaine.

G.H.

### V. LE SUJET DE L'ÉTHIQUE DANS L'ÉTHIQUE DES VERTUS

L'éthique des vertus suppose une intériorité au sein de laquelle, littéralement, elle prend corps pour faire histoire. Cela nous conduit à questionner la nature du « sujet » des vertus, que l'on peut s'accorder à placer sous la catégorie de « soi écologique ». Une visée de la vie bonne suppose un soi capable de l'accueillir, de la constituer et de la déployer en un genre de vie; mais, dans le même temps disponible aux liens aux autres, non humains compris, qui contribuent à lui donner consistance. Une telle conception du sujet prend ses distances avec celle d'un soi exalté dans une autonomie qui ignore ses dépendances et ses appartenances (le chauvinisme humain). Elle le fait également à l'égard d'une autonomie humiliée encourageant la disparation du soi, voire sa dilution dans le grand tout des vivants, dont il ne serait plus qu'un élément. Cette mise en travail du soi qui pense une autonomie relationnelle redonne à l'écologie toute son ampleur et sa portée anthropologique. L'éthique des vertus travaille, en cela, à une compréhension renouvelée du vivant humain qui apprend à s'épeler dans la mise au jour de toutes les relations qui le font être et tenir debout sur la Terre, vivant avec les vivants. Une telle perspective se refuse à réduire l'écologie à la seule dimension environnementale (lutte contre le dérèglement climatique ou pour prémunir du risque d'une sixième extinction) à laquelle elle reconnaît pourtant toute son importance, mais qu'elle réinstalle dans une économie du sujet, de son genre de vie et de ses modes de vie. Si les enjeux scientifiques et techniques s'imposent, la tentation du solutionnisme technologique en matière d'écologie risque de continuer à faire perdurer – parce qu'il ne travaille que sur les conséquences et non sur les causes – l'actuelle crise des relations homme/nature qu'il se propose de corriger. Si la crise écologique mobilise une vérité de science – les sciences environnementales, les géosciences, les humanités environnementales –, elle engage également une vérité d'existence. Un type de transformation, distinct d'une solution technique, y est en jeu. La solution technique doit pouvoir être intégrée dans une résolution éthique : quel genre de vie est-ce que je veux pour moi avec les autres? Une transformation de soi, dans la conscience intériorisée de nos liens avec les terrestres, doit ainsi pouvoir préparer les transformations de nos manières de faire monde et société. La portée d'entrée par l'éthique engage donc une forme de conversion de soi, comme l'écospiritualité le suggérera et le formulera lorsqu'elle parlera de « conversion écologique ».

Si l'éthique des vertus mobilise un « prendre soin » de la nature et des humains <sup>11</sup> dans une attention portée à la subjectivité des acteurs et à la qualité de tous les liens qui les font être, elle se poursuit dans un effort pour mettre au jour les conditions institutionnelles, organisationnelles et politiques qui soutiennent les capacités de ces derniers. C'est pourquoi cette éthique des vertus ne saurait être confondue avec une complaisante égologie, pas plus que l'écospiritualité ne pourrait être réduite ou rabattue sur un vague sentimentalisme new-age. En travaillant à la consistance intérieure des sujets, qu'elle contribue à étayer en reconnaissant et en soutenant leurs capacités d'agir (l'attention, le courage, la tempérance, l'humilité), elle prépare des résistances extérieures à l'égard de ces manières de faire monde avec le monde qui humilient, invisibilisent ou mutilent les expériences subjectives de nature. Il y a donc une dimension critique des éthiques des vertus qu'il importe de ne pas perdre de vue.

# VI. L'ÉTHIQUE DES VERTUS ET L'ÉDUCATION

L'éthique des vertus se prolonge en une philosophie politique comme nous l'avons signalé. Dans ce volume, nous verrons comment. Elle travaille également à se déployer du côté d'une philosophie de l'éducation, laquelle s'esquisse dans cet ouvrage, même si nous ne lui avons pas dédié une section. Quelle petite fabrique de l'humain occidental en anthropocène une éthique des vertus peut-elle soutenir et encourager? Quel humain cherchons-nous à former et pour quelles transformations? Ces questions se posent, notamment parce que l'éducation engage une façon de faire durer, dans le temps long des sociétés et des cultures, des manières de penser et de vivre nos relations aux autres, à tous les autres, animaux et nature compris. L'éducation scolaire, de la petite enfance jusqu'au niveau universitaire, porte et

<sup>11.</sup> Jean-Philippe Pierron, *Prendre soin de la nature et des humains. Médecine, travail et écologie*, Paris, Les Belles Lettres, 2019.

véhicule des modélisations, des conceptualités qui sont en prise directe avec l'érosion de nos liens humains/animaux/nature. Elle peut continuer de faire vivre, via les systèmes sociotechniques qu'elle informe, des modélisations, des théorisations et des informations techniques — par exemple, la « grande séparation » nature/culture — qui sont à l'origine de la crise environnementale et sociale que nous vivons. Le modèle de l'éducation scolaire (avec le poids du cognitif qui l'emporte sur le sensible; la satellisation/disparition du jeu libre au profit du jeu éducatif; la raréfaction des « leçons de nature » en raison de la prévention des risques) a pris le pas sur d'autres manières d'éduquer. Ces savoirs, et les dispositions de soi qui les accompagnent — un corps silencieux, docile et essentiellement saisi en sa compétence rationnelle — se déploient en une intelligence opératoire qui travaille à manipuler, maîtriser et parfois extraire de la nature ce que nous souhaitons lui prendre.

L'intérêt d'une éthique des vertus en vue non seulement d'une réforme de l'entendement mais aussi d'une formation humaine et d'écologie intégrale, est de venir questionner le curriculum caché de nos dispositifs de formation, leur êthos. Ces curricula cachés désignent tout ce que nous encourageons à faire et à être dans nos relations avec les autres, les animaux et la nature, en plus et en dessous du déploiement officiel du curriculum vitæ explicite d'un programme ou d'un parcours scolaire. La banalisation des petites cruautés avec les animaux qui arase la sensibilité; une connaissance du vivant peu naturaliste et très abstraite; la valorisation de la concentration, de la vitesse, de l'optimisation et de la compétitivité plutôt que l'attention, la lenteur, la disponibilité et la coopération manifestent assez que l'enjeu éducatif est majeur. Il joint à la fois le plus intime qui engage dans l'éducation le devenir d'un soi insubstituable en son histoire de vie (préserver l'enfance en l'enfant dans ses proximités et ses liens à la nature) et le plus publique, puisque l'éducation insère dans un type de monde via les outillages, les institutions et les valeurs qu'elle encourage. L'enjeu n'est pas tant, pour nous, l'antique question « est-ce que les vertus peuvent s'enseigner? », question redoutable que soulevait déjà Platon dans le Ménon, mais une autre question : « que serait une éducation des vertus qui accompagnerait une manière de se comprendre comme sujet conscient de son appartenance à la nature et pas seulement en un rapport d'extériorité et de domination 12? »

<sup>12.</sup> Manuel de la grande transition. Former pour transformer, sous la dir. de Cécile Renouard, Rémi Beau, Christophe Goupil et Christian Koenig, Paris, Les Liens qui

Parce qu'il est question, dans l'activité éducative, de travailler à préciser quel type d'humanité nous cherchons à promouvoir dans le soin que nous apportons aux plus jeunes, il y a un lien direct entre éthique des vertus et éducation. La promotion d'un soi relationnel trouve dans l'éducation un renfort majeur, concernant les contenus et savoirs transmis ou les manières et les pratiques effectives auxquelles sont confrontés les enfants. Le défi qui s'ouvre à nous, et sur lequel nous voudrions insister, concerne la portée des enjeux éducatifs et des dispositifs pédagogiques que l'acte d'Éduquer en anthropocène 13 peut encourager. Former pour transformer en vue d'accompagner la transition écologique suppose, du point de vue d'une éthique des vertus, d'être attentif à la dimension à la fois sensible (quelle éducation sensible pour cultiver la force de ces liens qui nous inscrivent comme terrestres?) affective (que font les éducateurs des émotions des enfants et des jeunes qu'identifie aujourd'hui l'écopsychologie?) et narrative (quels récits et contre-récits de la transition peut-on encourager devant la domination totalisante des grands récits du marché global, du capitalisme extractiviste ou de l'effondrement) engagée dans nos dispositifs de formations, à quelque niveau que ce soit.

Sans doute une force mobilisatrice et fédératrice pour cultiver les subjectivités dans leurs relations sensibles à la nature et leurs capacités pratiques peut-elle aussi se trouver du côté des arts, présents en filigrane dans ce volume, dans la diversité de leurs langages, investissant les marges où se re-lient humains-animaux-nature. Une éthique des vertus explicite un style moral, à la frontière du bon et du beau. Ni hors nature, ni fondu en elle, il est celui d'un humain ouvert à la prise en compte des diverses formes de vie et de monde.

J.-P. P.

libèrent, 2020.

<sup>13.</sup> Jean-Philippe Pierron et Nathanaël Wallenhorst, Éduquer en Anthropocène, Bordeaux, Le Bord de l'eau, 2019.

### Les auteurs

FLORAN AUGAGNEUR est vice-président de la Commission nationale du débat public, autorité administrative indépendante garante de la démocratie environnementale.

Publications : « La vie n'existe que là où il y a des hommes. Serge Moscovici : l'écologie ou la raison du peuple », *Revue scientifique interdisciplinaire de développement durable Vraiment Durable*, n° 5/6, 2015; « Serge Moscovici », in *Dictionnaire de la pensée écologique*, dirigé par Dominique Bourg et Alain Papaux, Paris, PUF, 2015; « Écologie et psychologie sociale : Agir dans (nos représentations sociales de) la nature », in *Souci de la Nature. Apprendre, Inventer, Gouverner*, sous la dir. de Cynthia Fleury et d'Anne-Caroline Prévot, Paris, CNRS, 2017.

QUENTIN BAZIN a soutenu sa thèse au sein des Universités Jean-Moulin Lyon 3 et Grenoble-Alpes. Intitulée « De l'art brut au laboratoire itinérant (Pragmatique de l'incommunicable) », elle étudie la notion récente de « créativité » en philosophie à travers les controverses qui animent la notion d'art brut, les écrits de Guattari, Castoriadis, Maldiney, Simondon, et l'élaboration d'une proposition culturelle.

RÉMI BEAU est docteur en philosophie de l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne et chercheur sous contrat postdoctoral à l'Université de Bourgogne. Ses domaines de recherche sont l'éthique environnementale et l'écologie politique. Il s'intéresse en particulier à nos relations avec la nature proche qu'il aborde sous l'angle d'une pensée de l'ordinaire. Publications : Rémi Beau, Éthique de la nature ordinaire. Recherches philosophiques dans les champs, les friches et les jardins, Paris, Publications de La Sorbonne, 2017; Rémi Beau et Catherine Larrère (dir.), Penser l'Anthropocène, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

GAËL BERTHIER effectue sa thèse de doctorat en philosophie à l'Université Gustave Eiffel sous la dir. de Corine Pelluchon sur le sujet suivant : « Vie bonne et vertus. Les vertus nécessaires à perfectionner pour mener une vie bonne dans une démocratie. »

JACQUES BESSON est professeur honoraire de psychiatrie à la Faculté de biologie et de médecine de l'Université de Lausanne. Addictologue,

il s'intéresse aux rapports entre neurosciences et spiritualité et entre psychiatrie et religion.

Publications: Addiction et spiritualité, Toulouse, Érès, 2017.

IRIS DERZELLE effectue une thèse en philosophie à l'Université Gustave Eiffel sous la dir. de Corine Pelluchon sur le sujet suivant : « Un germinal d'autonomie dans les chiffons animalistes : la cause animale au féminin et le rejet de la "maîtrise rationnelle illimitée", des Parisiennes antivivisectionnistes de 1870 aux *Feminists for Animal Rights* états-uniennes de 1981. »

MICHEL MAXIME EGGER est sociologue et écothéologien. Il est responsable du laboratoire de « transition intérieure » à l'ONG suisse Pain pour le prochain, co-directeur de la collection « Fondations écologiques » aux Éditions Labor & Fides et animateur du réseau <www.trilogies.org> qui met en dialogue traditions spirituelles et grands enjeux écologiques. Publications : Soigner l'esprit, guérir la Terre. Introduction à l'écopsychologie, Genève, Labor & Fides, 2015; Écopsychologie. Retrouver notre lien avec la Terre, Jouvence, 2017.

François Euvé est jésuite, ancien élève de l'École normale supérieure de Cachan et agrégé de physique, professeur de théologie systématique aux facultés jésuites de Paris (Centre Sèvres), rédacteur en chef de la revue Études.

Publications: Pour une spiritualité du cosmos. Découvrir Teilhard de Chardin, Paris, Salvator, 2015; Darwin et le christianisme. Vrais et faux débats, Buchet/Chastel, 2009; Penser la création comme jeu, Paris, Le Cerf, coll. « Cogitatio fidei », 200.

PASCAL FERREN a fait des études de philosophie générale et un master « Éthique et Développement durable » à l'Université de Lyon 3 et il travaille désormais à l'Agence d'urbanisme pour le développement de l'agglomération lyonnaise. Il y développe des méthodes d'urbanisme sensible et collaboratif dans le cadre des ateliers d'innovation en urbanisme. En 2012, il rejoint le POLAU-pôle arts et urbanisme. Il accompagne dès lors différentes démarches artistiques et culturelles intégrant des enjeux sociaux et territoriaux. Il intervient dans différentes régions françaises et pour le compte de commanditaires variés (SEM, aménageurs, collectivités, État, etc.) en développant des réponses

pratiques aux demandes d'évolution structurelle et méthodologique de ceux et celles qui font les villes et les campagnes.

Bruno Fiszon est docteur vétérinaire (Nantes), docteur en Sciences (faculté de Châteney-Malabry), ancien élève de l'Institut Pasteur, grandrabbin de Metz et de la Moselle, conseiller de M<sup>r</sup> le grand-rabbin de France et membre de l'Académie vétérinaire de France et du Comité national d'éthique des abattoirs.

STEPHEN M. GARDINER est professeur de philosophie et détenteur de la chaire Ben Rabinowitz des Dimensions humaines de l'environnement à l'Université de Washington à Seattle, où il est également directeur du programme sur l'éthique. Ses recherches portent sur les problèmes environnementaux globaux, les générations futures et l'éthique des vertus.

Publications: A Perfect Moral Storm, Oxford, 2011; Co-auteur de Debating Climate Ethics, Oxford, 2016; éditeur de Virtue Ethics, Old and New, Cornell, 2005; co-éditeur de Oxford Handbook of Environmental Ethics, Oxford, 2016; co-éditeur de Climate Ethics: Essential Readings, Oxford, 2010.

Samuel Gaudineau professeur certifié de philosophie en lycée. Effectue un doctorat de philosophie à l'Université Gustave Eiffel sous la dir. de Corine Pelluchon sur le sujet suivant : « Quels choix normatifs pour assumer une théorie politique globale du droit des animaux? Le cas des conflits d'intérêts autour de la viande de brousse dans les pays en développement ».

Christophe Gilliand prépare une thèse en philosophie à l'Université de Lausanne sous la dir. de Gérald Hess et en co-direction avec Corine Pelluchon (à l'Université Gustave Eiffel) sur le sujet suivant : « Être dans le monde pour en prendre soin. Une perspective écophénoménologique sur l'éthique et la politique de l'environnement. »

GÉRALD HESS est philosophe et juriste, titulaire d'un doctorat en philosophie de l'Université de Lausanne (UNIL), maître d'enseignement et de recherche en éthique et philosophie de l'environnement à l'UNIL. PUBLICATIONS: Éthiques de la nature, Paris, PUF, 2013; éditeur en collaboration avec Dominique Bourg de Science, conscience et environnement, Paris, PUF, 2016.

Yvon Inizan enseigne en classes préparatoires au lycée Chateaubriand de Rennes.

Publications: La Demande et le don, l'attestation poétique chez Yves Bonnefoy et Paul Ricœur, avec une préface de Yves Bonnefoy, Rennes, PUR, 2013; Ce que le poète dit au philosophe. Yves Bonnefoy, la pensée du poème, Rennes, Apogée, 2018.

SIMON P. JAMES est professeur associé en philosophie à l'Université de Durham en Angleterre. Il est l'auteur de nombreux articles en philosophie environnementale.

Publications: Zen Buddhism and Environmental Ethics, Farnham, Ashgate, 2004; Buddhism, Virtue and Environment, Farnham, Ashgate, 2005, en collaboration avec David E. Cooper; The Présence of Nature: A Study in Phenomenology and Environmental Philosophy, Londres, Palgrave-Macmillan, 2009; Environmental Philosophy: An Introduction, Cambridge, Polity, 2015.

Catherine Larrère est professeure émérite à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Spécialiste de philosophie morale et politique, elle a contribué à introduire en France les grands thèmes de l'éthique environnementale anglophone, et a développé la philosophie environnementale, autour des questions de protection de la nature, de prévention des risques, de justice environnementale et d'écologie politique, dans ses liens avec la démocratie.

Publications: avec Raphaël Larrère, *Du bon usage de la nature: pour une philosophie de l'environnement* Paris, Aubier, 1997, republié chez Flammarion, 2009; *Penser et agir avec la nature. Une enquête philosophique*, Paris, La Découverte, 2015; *Bulles technologiques*, Marseille, Wildproject, 2017; deux ouvrages collectifs: *Les inégalités environnementales*, Paris, PUF, 2017 et avec Rémi Beau, *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de Sciences Po, 2018.

CAROLINE LEJEUNE est docteure en sciences politiques environnementales. Elle est première assistante au sein du groupe des humanités environnementales de l'Institut de géographie et de durabilité de l'Université de Lausanne. Elle est secrétaire de rédaction de la revue La Pensée écologique et membre du comité de rédaction de la revue Développement durable et territoires. Omero Marongiu-Perria est docteur en sociologie et chercheur associé à l'Institut sur le pluralisme religieux et l'athéisme (IPRA) rattaché aux Universités de Nantes et du Maine. Ses recherches portent sur l'Islam en France : pratiques religieuses, sécularisation, cadre institutionnel. Intellectuel musulman engagé, il est l'un des promoteurs du courant musulman libéral français.

Publications: Omero Marongiu-Perria, Voix musulmanes pour les animaux, Paris, Atlande, 2020; Vincent Geisser, Omero Marongiu-Perria et Kahina Smail, Musulmans de France, la grande épreuve face au terrorisme, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 2017; Rouvrir les portes de l'Islam, Paris, Atlande, 2017; En finir avec les idées fausses sur l'Islam et les musulmans, Ivry-Sur Seine, Éditions de l'Atelier, 2017.

Corine Pelluchon est professeure à l'Université Gustave Eiffel. Spécialiste de philosophie politique et d'éthique appliquée (bioéthique, philosophie de l'environnement et de l'animalité), elle développe une phénoménologie de la corporéité, dont les deux principaux volets sont l'éthique de la vulnérabilité et la prise en compte de la matérialité de notre existence, et en souligne les implications éthiques, ontologiques et politiques. Pensant l'écologie pensée comme la sagesse de notre habitation de la Terre, elle articule les quatre axes de la transition écologique : la protection de la biosphère, la santé, la justice sociale et le rapport aux animaux.

Publications: Leo Strauss, une autre raison, d'autres Lumières, Paris, Vrin, 2005; L'autonomie brisée. Bioéthique et philosophie, Paris, PUF, 2009, 2014; Éléments pour une éthique de la vulnérabilité. Les hommes, les animaux, la nature, Paris, Le Cerf, 2011; Les Nourritures. Philosophie du corps politique, Paris, Seuil, 2015; Manifeste animaliste. Politiser la cause animale, Paris, Alma, 2017; Éthique de la considération, Paris, Seuil, 2018; Pour comprendre Levinas. Un philosophe pour notre temps, Paris, Seuil, 2020; Réparons le monde. Humains, animaux, nature, Paris, Rivages, 2020.

JEAN-PHILIPPE PIERRON est professeur de philosophie à l'Université de Bourgogne. Ses recherches portent sur l'imagination entendue comme faculté du possible pratique et ses implications pour le soin, aussi bien dans une perspective narrative que de réflexion sur la logique de l'action irréductible à une science de l'action.

Publications: Vulnérabilité, Pour une philosophie du soin, Paris, PUF, rééd. 2016; Les puissances de l'imagination?, Paris, Le Cerf, 2014;

Mythopees. Mythologies de la modernité tardive, Paris, Vrin, 2015; La poétique de l'eau. Pour une autre écologie, Paris, François Bourin, 2018; Les philosophies du soin, Médecine, travail, environnement, Paris, Les belles Lettres, 2019.

Layla Raïd est professeure de philosophie à l'Université de Picardie Jules Verne, elle est spécialiste de la philosophie du langage et de la connaissance (Wittgenstein), de la philosophie de la littérature (Bakhtine, Sarraute, Dostoïevski), et de l'éthique contemporaine.

Publications: L'illusion de sens. Le problème du réalisme chez le second Wittgenstein, Paris, Kimé, 2006; Le souterrain. Wittgenstein, Baktine, Dostoïevski, Paris, Le Cerf, 2017.

OLIVIER RENAUT est maître de conférences, spécialiste en histoire de la philosophie ancienne, à l'Université Paris Nanterre. Auteur d'études portant surtout sur les émotions et la psychologie morale dans l'Antiquité, il s'intéresse également aux stratégies de réappropriation de l'Antiquité dans la philosophie morale contemporaine.

Publications : Platon, *La médiation des émotions : l'éducation du thymos dans les* Dialogues, Paris, Vrin, 2014.

Anahid Roux-Rosier est doctorante à l'Université Lyon 3 Jean Moulin (IRPHIL). Son travail de thèse consiste, à partir d'un terrain de recherche mené auprès de permaculteurs établis en France, à interroger les fondements et les implications, notamment éthiques, de la permaculture.

María Grace Salamanca González prépare une thèse en philosophie à l'Université de Lyon 3 sous la dir. de Jean-Philippe Pierron sur le sujet suivant : « Soin et résistance en anthropocène. L'éthique du *care* médical et environnemental à partir de l'exemple de la médecine florale ».

Otto Schaefer est biologiste (géo-botaniste) et théologien réformé. Il partage sa vie entre la Suisse, la France et l'Allemagne. Il a effectué sa Thèse (1994) et plusieurs travaux botaniques sur les zones humides de l'Est de la France (co-auteur d'un Guide des Characées, 2010) Publications: *Et demain la terre... Christianisme et écologie*, Genève, Labor & Fides, 1990; *Éthique de l'énergie*, Berne, Fédération des Églises protestantes de Suisse, 2008. Membre de la Commission

fédérale d'éthique de la biotechnologie dans le domaine non-humain

SOPHIE SWATON est philosophe et économiste, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne dans le groupe des humanités environnementales. Ses recherches portent, au-delà de ses travaux sur l'entrepreneuriat social et l'articulation à la pensée de Nietzsche et de Schumpeter, sur l'économie sociale et solidaire en lien avec la transition écologique et solidaire.

CENH / EKAH.

Publications: Pour un revenu de transition écologique, Paris, PUF, 2018.

Bruno VILLALBA est professeur de science politique à AgroParisTech et membre du Centre d'Études et de Recherches Administratives Politiques et Sociales (CNRS-UMR 8026). Ses recherches portent sur la sociologie environnementale, notamment à partir d'une analyse de la capacité du système démocratique à reformuler son projet politique à partir des contraintes environnementales. Il a été rédacteur en chef de la revue *Études Rurales* (EHESS – Collège de France – CNRS) et il est membre des comités de rédaction des revues *La Pensée Écologique* et *Développement durable et territoire* (2002-2013).

Publications: Villalba B., Semal L. (dir.), Sobriété énergétique. Contrainte matérielle, équité sociale et perspectives institutionnelles, Paris, Quae, 2018; Hastings M., Villalba B. (dir.), De l'impunité. Tensions, controverses et usages, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Sciences politiques », 2017; « L'assèchement des choix. Pluralisme et écologie », La Pensée écologique, n° 1, 2017/1; « Temporalités négociées, temporalités prescrites. L'urgence, l'inertie, l'instant et le délai », in B. Hubert et N. Mathieu (dir.), Interdisciplinarités entre Natures et Sociétés, colloque de Cerisy, Berne, Peter Lang, p. 89-109, 2016; Entrées « Günther Anders » et « Délai », in Bourg D., Papaux A., Dictionnaire de la pensée écologique, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2015, p. 30-32 et p. 255-258.

### Remerciements

Du 24 juin 2019 au 1<sup>er</sup> juillet 2019 s'est tenu à Cerisy le colloque intitulé « Humains, animaux, nature : quelle éthique des vertus pour le monde qui vient? » dont est issu ce livre. Cet événement a réuni environ soixante-dix personnes venues de différents horizons et une vingtaine de doctorants français et étrangers. Le temps laissé aux discussions après les conférences, la convivialité lors de repas de plus en plus végétalisés, le calme et la beauté de Cerisy, l'esprit de bienveillance qui règne en ce lieu ont permis aux participants de partager leurs idées et leurs expériences. Aussi, les participants au colloque adressent leurs plus vifs remerciements à toute la famille Heurgon-Peyrou, à Édith Heurgon, Dominique Peyrou, Rosa Peyrou, Fabienne Peyrou, Anne Peyrou-Bas. Nous exprimons également notre gratitude envers Philippe Kister, qui est chargé de la gestion et de l'animation de l'équipe et qui nous a toujours assistés, à Michaël Morel, qui s'occupe de la gestion technique et du site, à Jean-Christophe Tournière, qui s'occupe de l'animation culturelle et des inscriptions et sait réagir avec pragmatisme et élégance aux changements de dernière minute. Nous sommes tous particulièrement reconnaissants envers les cuisinières Ghislaine Paysant, Patricia Doyère et Chantal Gosselin qui ont proposé des plats végétariens et végétaliens à tous les repas pour le plus grand bonheur de tous et en conformité avec les valeurs défendues tout au long de ce colloque. Nous n'oublions pas Pascal Augrain, qui entretient le parc et les jardins, Pascal Hédouin, qui s'occupe des bâtiments, Isabelle Germain qui a préparé les bouquets que l'on voit à chaque étage. Nous avons aussi eu le plaisir de rencontrer Léa Lucas, qui effectuait son stage au CCIC. Nous saluons l'alliance exemplaire de rigueur et de disponibilité dont ont fait preuve tous les membres de cette merveilleuse équipe.

Bien évidemment, cet événement n'aurait pas pu avoir lieu sans le soutien de diverses institutions comme le Laboratoire Interdisciplinaire d'Étude du Politique Hannah Arendt (LIPHA), l'Université Paris-Est-Marne-la-Vallée, devenue l'Université Gustave Eiffel, la Chaire Valeurs du Soin, l'Université Jean Moulin-Lyon 3, l'Université de Lausanne, mais aussi La fondation de l'Écologie politique, la Fondation Zoein et la Fondation Affinity. Qu'elles soient de nouveau remerciées pour leur soutien sans faille. Nos remerciements s'adressent également à

l'ensemble des intervenants, notamment à ceux dont la communication n'a pas pu être reprise dans ce livre, à Muriel Arnal, présidente de l'association One Voice, à Allain Bougrain-Dubourg, président de la LPO (Ligue pour la Protection des Oiseaux), à Isabel Buil, directrice de la Fondation Affinity, à Amandine Lebreton (FNH, Fondation Nicolas Hulot pour la Nature et l'Homme), à Géraldine Vallejo (Kering) et aux élèves du collège Anne Heurgon Desjardins à Cerisyla-Salle qui sont venus avec leurs professeurs présenter leurs réflexions sur la manière dont nous pourrions évoluer dans notre rapport aux animaux sauvages et domestiques.

Enfin, nous sommes très heureux que Philippe Fauvernier, responsable des éditions Hermann, accueille cet ouvrage et nous le remercions chaleureusement, ainsi que Barbara Menga, qui nous a assistés avec beaucoup d'efficacité lors de la préparation des épreuves. Parce que rien ne serait possible sans Édith Heurgon, dont tous les participants et tous les auditeurs saluent l'immense générosité, la rigueur et le dévouement, nous tenons à lui exprimer ici notre immense gratitude et notre admiration.

# Table des matières

Prétace
par Catherine Larrère
Introduction
par Gérald Hess, Corine Pelluchon et Jean-Philippe Pierron
PARTIE I
COMMENT PENSER L'ÉTHIQUE
DES VERTUS AUJOURD'HUI?
I. L'éthique des vertus : ancrage antique
et enjeux contemporains par Olivier Renaut
•
II. Quelle éthique des vertus? Transdescendance et considération
par Corine Pelluchon
III. À propos de la magnificence planétaire et de la magnanimité
planétaire : devrions-nous adopter les « nouvelles » vertus
(expansionnistes) de l'Anthropocène?
par Stephen M. Gardiner. Traduction par Gérald Hess
PARTIE II
ÉTHIQUE DES VERTUS ET TRANSITION
ÉCOLOGIQUE ET SOLIDAIRE
I. Philosophie et enjeux du revenu de transition écologique
par Sophie Swaton
II. La relation à la violence dans les théories de la transition.
Éthique de l'esquive
par Bruno Villalba
III. L'autonomie relationnelle de la permaculture :
clef de voûte dans l'organisation d'espaces interactionnels
par Anahid Roux-Rosier 101

# PARTIE III ÉTHIQUE RELATIONNELLE, COMMUNAUTÉ BIOTIQUE ET ENGAGEMENT POLITIQUE

I. L'écologie relationnelle et la critique de l'égologie. Vertus environnementales, petits gestes et soi écologique	
par Rémi Beau	119
II. Conscience écologique, vertus et communauté écouménale par <i>Gérald Hess</i>	133
III. La justice – entre détruire et réparer : l'épuisement d'un concept	- / <b>-</b>
par Caroline Lejeune	147
IV. Du pouvoir à l'influence. Réflexions sur la théorie des minorités actives de Serge Moscovici	
par Floran Augagneur	163
1	
PARTIE IV ÉTHIQUE DES VERTUS ET PSYCHOLOGIE	
I. Addictologie et comportements écolocides : un même paradigme? par Jacques Besson	179
II. Retrouver notre unité avec la Terre : les voies de l'écopsychologie par Michel Maxime Egger	
III. Val Plumwood et les lieux particuliers : perspective écoféministe sur les lieux de vie	171
par Layla Raïd	207
PARTIE V ÉTHIQUE DES VERTUS, ART ET ÉDUCATION MORALE	
I. Attention, écologie et spiritualité par Jean-Philippe Pierron	225
II. La question d'un lieu : éthique des vertus et poétique de la présence	
par Yvon Inizan	239
III. Quel paradigme pour éduquer en Anthropocène? par Nathanaël Wallenhorst	253

IV. Échapper, lutter, jouer : vers une éthique brute? par Quentin Bazin	. 267
V. Tentatives pour une transition en urbanisme : une approchéthique de l'espace habité?	
par Pascal Ferren	. 281
PARTIE VI ÉTHIQUE DES VERTUS ET SPIRITUALITÉ	
I. Le bouddhisme, les vertus et l'éthique environnementale par Simon P. James. Traduit par Gérald Hess	. 297
II. Humains, animaux, nature : une approche catholique par <i>François Euvé</i>	. 313
III. Vertus vertes : une approche protestante par Otto Schaefer	. 327
IV. L'Animal dans la Création. Le point de vue du judaïsme par Bruno Fiszon	. 341
V. Une approche musulmane de la personnalité animale par <i>Omero Marongiu-Perria</i>	. 345
SYNTHÈSE DU COLLOQUE PAR LES DOCTORANTS	
I. Les usages et la pratique des vertus par Gaël Berthier	. 363
II. De l'éthique environnementale à l'écologie politique : le cheminement des vertus	
par Christophe Gilliand	
par Samuel Gaudineau  IV. Réflexions sur un colloque riche en émotions par Iris Derzelle	
V. Un dialogue à plusieurs voix pour l'avenir par María Grace Salamanca González	
Les auteurs	
Remerciements	391





Le Centre Culturel International de Cerisy propose, chaque année, de fin mai à début octobre, dans le cadre accueillant d'un château construit au début du xvII<sup>e</sup> siècle, monument historique, des rencontres réunissant artistes, chercheurs, enseignants, étudiants, acteurs économiques et sociaux, mais aussi un vaste public intéressé par les échanges culturels et scientifiques.

### Une longue tradition culturelle

- Entre 1910 et 1939, Paul Desjardins organise à l'abbaye de Pontigny les célèbres décades, qui réunissent d'éminentes personnalités pour débattre de thèmes littéraires, sociaux, politiques.
- En 1952, Anne Heurgon-Desjardins, remettant le château en état, crée le Centre Culturel et poursuit, en lui donnant sa marque personnelle, l'œuvre de son père.
- De 1977 à 2006, ses filles, Catherine Peyrou et Édith Heurgon, reprennent le flambeau et donnent une nouvelle ampleur aux activités.
- Aujourd'hui, après la disparition de Catherine, puis celle de Jacques Peyrou, Cerisy continue sous la direction d'Édith Heurgon et de Dominique Peyrou, avec le concours d'Anne Peyrou-Bas et de Christian Peyrou, également groupés dans la Société civile du château de Cerisy, ainsi que d'une équipe efficace et dévouée, animée par Philippe Kister.

### Un même projet original

- Accueillir dans un cadre prestigieux, éloigné des agitations urbaines, pendant une période assez longue, des personnes qu'anime un même attrait pour les échanges, afin que, dans la réflexion commune, s'inventent des idées neuves et se tissent des liens durables.
- La Société civile met gracieusement les lieux à la disposition de l'Association des Amis de Pontigny-Cerisy, sans but lucratif et reconnue d'utilité publique, présidée actuellement par Jean-Baptiste de Foucauld, inspecteur général des finances honoraire.

### Une régulière action soutenue

- Le Centre Culturel, principal moyen d'action de l'Association, a organisé près de 800 colloques abordant, en toute indépendance d'esprit, les thèmes les plus divers. Ces colloques ont donné lieu, chez divers éditeurs, à la publication de près de 600 ouvrages.
- Le Centre National du Livre assure une aide continue pour l'organisation et l'édition des colloques. Les collectivités territoriales (Région Normandie, Conseil départemental de la Manche, Coutances Mer et Bocage) et la Direction régionale des Affaires culturelles apportent leur soutien au Centre, qui organise, en outre, avec l'Université de Caen, des rencontres concernant la Normandie.
- Un Cercle des Partenaires, formé d'entreprises, de collectivités locales et d'organismes publics, soutient, voire initie, des rencontres de prospective sur les principaux enjeux contemporains.
- Depuis 2012, une nouvelle salle de conférences, moderne et accessible, propose une formule nouvelle : les séminaires de la Laiterie, à l'initiative des partenaires de l'Association.



### Choix de publications

- Les Animaux : deux ou trois choses que nous savons d'eux, Hermann, 2014
- Carte d'identités. L'espace au singulier, Hermann 2017
- Vers une république des biens communs?, Les liens qui libèrent, 2018
- Cultures et créations dans les métropoles-monde, Hermann, 2016
- Agencer les multiplicités avec Deleuze, Hermann, 2019
- Brassages planétaires. Jardiner le monde avec Gilles Clément, Hermann, 2020
- La Démocratie à l'œuvre : autour de Pierre Rosanvallon, Le Seuil, 2015
- Jean-Pierre Dupuy: l'œil du cyclone, Carnets nord, 2008
- Peurs et plaisirs de l'Eau, Hermann, 2010
- L'Écologie politique de l'eau, Hermann, 2017
- L'Économie de la connaissance et ses territoires, Hermann, 2010
- L'Entreprise, point aveugle du savoir, Éditions Sciences humaines, 2014
- Europe en mouvement 1. À la croisée des cultures, Hermann, 2018
- Europe en mouvement 2. Nouveaux regards, Hermann, 2018
- Géographie et culture à Cerisy, Géographie et Cultures, L'Harmattan, 2016
- Gestes spéculatifs, Les presses du réel, 2015
- L'Habiter dans sa poétique première, Donner lieu, 2008
- Donner lieu au monde : la politique de l'habiter, Donner lieu, 2012
- Interdisciplinarités entre Nature et Société, Peter Lang, 2016
- Renouveau des Jardins : clés pour un monde durable?, Hermann, 2014
- Jardins en politique avec Gilles Clément, Hermann, 2018
- Des possibles de la pensée (itinéraire de François Jullien), Hermann, 2014
- La Mésologie, un paradigme pour l'anthropocène (A. Berque), Hermann, 2018
- Une Normandie sensible : regards de géographes et plasticiens, PU Caen, 2012
- Nourritures jardinières dans les sociétés urbanisées, Hermann, 2016
- La Nuit en question(s), L'Aube, 2005, réédition Hermann, 2018.
- Le Paysage, état des lieux, Ousia, 2001
- De Pontigny à Cerisy: des lieux pour « penser avec ensemble », Hermann, 2011
- Prendre soin: savoirs, pratiques, nouvelles perspectives, Hermann, 2013
- Prospective et co-construction des territoires au xxIe siècle, Hermann, 2020
- La Région, de l'identité à la citoyenneté, Hermann, 2016
- Du Risque à la menace. Penser la catastrophe, PUF, 2013
- Sciences de la vie, sciences de l'information, ISTE, 2017
- Des sciences sociales à la science sociale, Le Bord de l'eau, 2018
- La Sérendipité. Le hasard heureux, Hermann, 2011
- Gilbert Simondon et l'invention du futur, Klincksieck, 2016
- L'âge de la transition, Institut Veblen, 2016
- La Ville insoutenable, Belin, 2006
- Villes, territoires, réversibilités, Hermann, 2013
- Villes et territoires résilients, Hermann, 2020
- Le moment du Vivant, PUF, 2016

Mise en pages : Carine Thurion

Achevé d'imprimer